

Il marque une courte pause avant d'ajouter :

— À moins bien sûr que vous ne soyez appelée à la rescousse pour un... imprévu?

— L'autre soir, c'était une urgence.

Je le corrige comme si cela avait une quelconque importance. En réalité, j'essaie de gagner du temps. J'ai peur d'accepter son invitation car je pourrais ne pas être à la hauteur, ne pas dire ou faire ce qu'il faut.

— Une urgence, répète-t-il lentement.

Je repense à combien j'étais plus sûre de moi trois ans auparavant. Avant d'être quittée, avant de perdre pied à l'hôpital. J'essaie de me ressaisir. Les excuses qui se bousculent dans ma tête seront toujours là, pour le prochain et tous ceux qui suivront. Si je n'ose rien, je risque de vieillir toute seule dans mon joli petit chalet. Je vérifie l'heure.

— Il est onze heures trente. J'ai acheté quelques tapas. Cela ferait peut-être un bon accompagnement? dis-je en me levant de mon siège.

— J'envisageais plutôt un apéro en début de soirée...

Je me sens ridicule.

— ... mais pourquoi pas maintenant?

Je respire à nouveau.

— On se retrouve dans cinq minutes, lance-t-il comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde.

Je lui envie son aisance. Rien ne paraît compliqué pour lui. Je reste immobile alors qu'il dévale déjà les marches pour aller chercher le vin. Avant de s'éloigner, il se retourne.

— Hâte de découvrir ces tapas!

Cette phrase me fait rougir. Il a prononcé le mot *tapas* et dans sa bouche, j'ai l'impression qu'il signifie autre chose de plus charnel.

Je rentre me réfugier dans le chalet et dresse la table basse devant la baie vitrée. Je dispose les tapas dans les bols et plats au liseré bleu. Je ranime le feu qui n'existe plus que sous la forme de quelques braises. En me baissant pour prendre une bûche dans le panier, j'aperçois quelques trous dans le bas de mon pull. J'aurais aimé porter autre chose pour un premier rendez-vous que des vêtements usés.

Il frappe à la porte. Je dépose la bûche dans l'âtre et, dans une vaine tentative, je lisse mes cheveux d'une main. Lorsque j'ouvre la porte, je voudrais être cette fille détachée mais mon sourire raconte tout autre chose. J'essaie de le contenir mais ma vraie nature est plus forte.

— Bienvenue, dis-je en désignant d'une main le canapé et la table basse dressée en vitesse.

— Merci, répond-il en me tendant la bouteille de vin. C'est du domaine Boucabeille, mon préféré.

Nous nous installons, chacun se chargeant de la mission qui lui revient. Déboucher le vin ou disposer assiettes, serviettes et couverts face au lac.

— Vous avez pu réparer l'installation électrique?

— Oui, je crois que tout est en ordre. Et vous, vous avez pu gérer votre urgence? me demande-t-il en me tendant un verre de vin.

— Oui, c'était intense mais je crois que tout est rentré dans l'ordre. Le vin est délicieux, dis-je avant d'avaler une autre gorgée. Vous habitez ce chalet depuis longtemps?

J'essaie de poser des questions de fille normale, même si j'en connais la réponse. Quatre mois, deux semaines, trois jours et dix heures.

— Je n'ai ce chalet que depuis quelques mois mais j'y passe tous mes week-ends. Il appartenait à mon oncle.

Comme ni lui ni sa famille ne l'occupaient, je le leur ai racheté. Il était en excellent état. Je me suis contenté de passer quelques couches de peinture.

Il s'est adossé à un coussin, son verre entre les mains. La robe du vin est assez sombre, une teinte qui atteste de sa richesse. Du bout des doigts, il fait tourner le verre et des larmes s'attardent sur la paroi. Il boit une gorgée avant de poursuivre d'une voix grave :

— Je ne savais pas qu'il était encore possible d'avoir cette sensation d'être seul au monde... Dans le bon sens, je veux dire, ajoutez-il.

— Être loin du bruit incessant de la ville. Du bruit des machines, surtout.

Ces derniers mots sont sortis tout seuls.

— Du bruit des machines? répète-t-il, intrigué.

— Je travaille en milieu hospitalier.

— Que faites-vous, si ce n'est pas indiscret?

J'aime la façon dont il se penche en avant chaque fois qu'il me pose une question. À force d'observer les mamans de la salle 79, j'ai appris à repérer ces gestes furtifs qui ponctuent involontairement le quotidien de chacun. J'ai l'impression qu'ils révèlent une facette de la personnalité. Adam est un homme qui s'intéresse aux autres.

— Je suis infirmière en néonatalogie, le service qui s'occupe des prématurés. En néonatalogie intensive, plus précisément.

Je lui présente les tapas et me sers une assiette, même si je n'ai pas faim.

— Donc vous soignez les grands prématurés?

— Notamment, et ceux, plus âgés, dont l'état est délicat. Nous accueillons même parfois des bébés nés

à terme mais qui rencontrent des difficultés nécessitant nos soins.

Il s'enfonce dans le divan comme si ma réponse méritait un temps de réflexion.

— Ce doit être un métier éprouvant.

— C'est vrai. Ce n'est pas simple. J'avoue que je ne parviens pas encore à le vivre sereinement.

— C'est possible?

— Certains réussissent. Enfin, j'ai l'impression. Il faut adopter la juste distance, j'imagine. Mais dans un univers où les journées sont intenses, c'est compliqué. Avant de me rendre à l'hôpital ou même en arrivant, j'ai le sentiment de savoir clairement comment faire puis, dans l'action, tout se brouille. Les limites s'estompent et, avant même de m'en rendre compte, je suis à nouveau absorbée par mes petits patients et leurs parents.

Il acquiesce. J'ignore s'il comprend, ou approuve. Peu importe, cela m'encourage. Face à lui, je ne suis plus cette fille qui ne parvient pas à fonctionner normalement.

— Le pire, c'est lorsque l'on ne peut rien faire, dis-je.

— Face à la souffrance, aider est la seule façon de pouvoir gérer.

J'ai l'impression qu'il parle de lui.

— Mais comment aider quand il n'y a rien à faire?

— Oui, comment? me demande-t-il en s'avançant à nouveau.

Sa question me fait sourire. Elle me rappelle que tout peut être si simple.

— Je n'en sais rien. Et vous, vous travaillez dans quoi? dis-je pour changer de sujet.

— Je suis guitariste.